

# LES ETUDIANTS BURKINABE NATIFS FACE AU FRANÇAIS PARLE PAR LEURS PAIRS ISSUS DE LA DIASPORA IVOIRIENNE

ISSAKA SAWADOGO  
UNIVERSITÉ JOSEPH KI-ZERBO (BURKINA FASO)  
sawadogoissakas@gmail.com  
OUSSENI SORE,  
UNIVERSITÉ JOSEPH KI-ZERBO (BURKINA FASO)  
sorehussein@gmail.com

## Résumé

*La présente recherche s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique, et porte précisément sur une analyse des représentations des étudiants burkinabè natifs face au parler de leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire. À partir d'un travail de terrain, cette étude tente de montrer comment les étudiants burkinabè natifs construisent une image plus ou moins ambivalente de leurs pairs, allant de l'acceptation au rejet. Cela pose le problème de l'intégration sociale que seule une politique d'insertion sociale bien pensée peut contribuer à résoudre.*

**Mots clés :** *représentations des étudiants, nouchi, intégration, français, appropriation.*

## Abstract

*The current research work is focused on sociolinguistics, and it is precisely about an analysis of burkinabe native students' views towards the speech of their mates coming from Ivory coast. From a field investigation, this study tries to show how native burkinabe students build a more or less ambivalent image of their mates, from an acceptance to a rejection. This fact poses the problem of social integration that only a well thought politics of social insertion can contribute to resolve.*

**Key words:** *Students' views, slang, integration, French, appropriation.*

## Introduction

Le Burkina Faso compte une soixantaine de langues nationales (Kedrebeogo 1998) aux côtés du français, seule langue officielle. Kaboré (2004) démontre que ce statut de langue officielle fait de cette langue européenne une langue de prestige qui offre à ses locuteurs des opportunités sur le plan social. Au Burkina Faso, l'on s'est intéressé à cette langue : ses rapports avec les langues nationales (Kaboré, 2004), son appropriation par les non-lettrés (Napon, 1992), son endogénéité (Ouoba, 1990 ; Diarra, 2005), son acquisition sur le plan didactique (Yaro, 2004); cependant, la dynamique de cette langue dans l'espace universitaire, spécifiquement chez les jeunes sous l'angle des représentations ou des pratiques reste un champs toujours ouvert, même si quelques études intéressantes peuvent être signalées : Bazié (2008) et Soré

(2015) abordent respectivement les pratiques des étudiants et celles des élèves burkinabè. Mais parler de la dynamique d'une langue dans un pays, c'est aussi s'interroger sur le rapport souvent plus ou moins conflictuel des différentes couches sociales construit au sujet des langues parlées. Dans ce sens, l'étude des représentations des étudiants natifs face aux pratiques de leurs pairs nés dans un autre pays francophone constitue un exercice intéressant. Au regard de la situation présentée plus haut, nous pouvons formuler la problématique suivante : quelles représentations les étudiants burkinabè natifs construisent-ils à l'égard du français parlé par leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire ? Plus spécifiquement, nous posons les questions suivantes :

- Les étudiants burkinabè natifs ont-ils conscience de la particularité du français parlé par leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire ?
- Quelles postures sociolinguistiques les étudiants burkinabè natifs affichent-ils vis-à-vis de la pratique du français de leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire ?

Pour répondre à ces questions, nous avons formulé l'hypothèse centrale suivante : les étudiants burkinabè natifs construisent un champ représentationnel hétérogène à l'égard de leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire. De cette hypothèse centrale découle les hypothèses subsidiaires suivantes :

- Les étudiants burkinabè natifs ont une conscience de la particularité du français parlé par leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire sur les plans phonologiques, lexical et morphosyntaxique.
- Les étudiants burkinabè natifs affichent beaucoup plus une attitude ambivalente (distanciation et acceptation) vis-à-vis de leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire et de leur parler.

L'objectif de la présente étude est d'analyser, dans une perspective sociolinguistique, la nature des représentations élaborées par des étudiants burkinabè natifs à l'égard de leurs pairs issus de la migration et à leurs pratiques linguistiques.

## **1. Méthode d'enquête**

Pour recueillir les données, nous avons administré des questionnaires à 260 étudiants de l'Unité de Formation et de Recherche en Lettres, Arts et Communication (UFR/LAC), à l'Université Joseph Ki-Zerbo. Le choix de l'UFR/LAC se justifie par le fait que le chercheur lui-même étant enseignant dans cette unité, il suit de près les pratiques et les représentations des étudiants en classe ou hors de la classe ; cela a permis d'appuyer l'enquête par questionnaire d'une observation directe des pratiques et des représentations. Notre analyse des données s'est faite sur la base de 252

questionnaires valides. Pour ce qui est du modèle d'analyse, l'on a opté pour une analyse de contenu ; cette perspective, certes, fait abstraction des aspects linguistiques et discursifs des représentations (Canut, 1998) mais a l'avantage de quantifier les données et de procéder à des analyses de corrélations entre les variables. C'est ce qui explique le choix du logiciel SPSS dans le traitement des résultats des questionnaires.

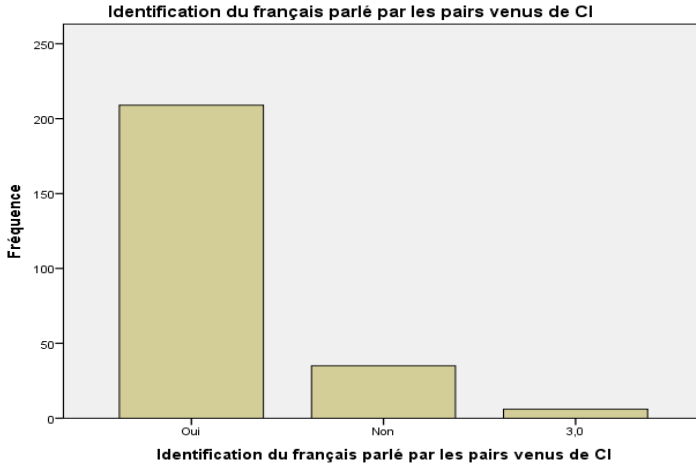
## **2. Cadre théorique**

La présente étude s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique, et s'intéresse précisément aux représentations qui sont aussi importantes que les pratiques lorsqu'on se donne comme objectif de mener une étude sociolinguistique ; par représentations sociolinguistiques, nous entendons ce que les étudiants burkinabè natifs pensent des pratiques linguistiques et du comportement de leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire. Les représentations sont révélatrices des tensions et des conflits (Boyer, 1991), elles influencent les pratiques, font référence non pas à ce que les locuteurs font mais à ce qu'ils pensent (Dumont & Maurer, 1995). L'on oppose ici les représentations aux pratiques (Calvet, 1996). Précisons que le concept de "représentations" a plusieurs variantes avec quelques nuances dans ce qu'elles traduisent selon les auteurs : le concept de "représentations linguistiques" chez Petitjean (2009) privilégie une étude discursive du phénomène, celui d'"imaginaire linguistique" chez Canut (1998) postule son ancrage social et accorde une importance à l'étude des préjugés et aux stéréotypes. Mais le concept représentations sociolinguistiques que nous employons dans la présente étude privilégie une approche dynamique dans lesquelles l'on voit des enjeux porteurs de conflits et de tensions (Dumont & Maurer, 1995 ; Boyer, 1991).

## **3. Présentation et interprétation des résultats de l'enquête**

### **3.1. Conscience de la spécificité du français des étudiants burkinabè non natifs (EBNN)**

Il s'agit de voir si les étudiants burkinabè natifs arrivent à identifier les traits caractérisant le français parlé par leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire. A cet effet, l'enquête nous livre les statistiques ci-dessous.



Plus de 80% des étudiants burkinabè natifs (EBN) interrogés arrivent à identifier la spécificité du parler des étudiants burkinabè non natifs (EBNN). Le contexte social est récupéré dans l'élaboration des représentations. Il s'agit ici d'une *mise en contraste diatopique* (Petitjean, 2009) à travers laquelle la spatialisation de la langue permet de localiser géographiquement le locuteur. Comment parlent-ils ? Nous notons les réponses à cette question ouverte :

-« nos camarades venus de la CI **n'utilisent pas les articles** » (L3)

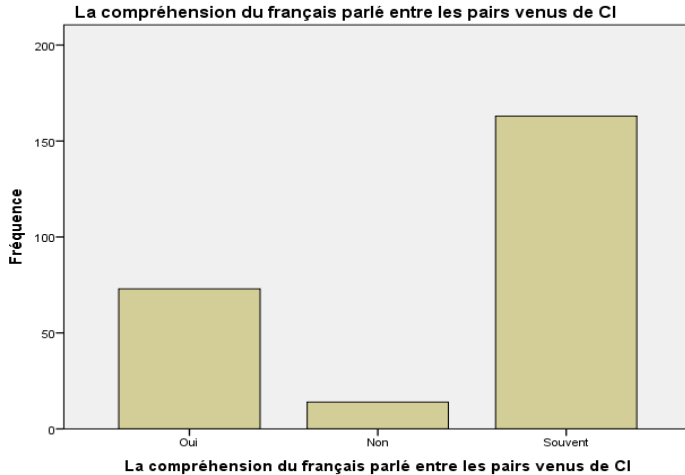
-« leur langage est souvent **très rapide** qu'on a **du mal à vite les comprendre** »(L1)

« ils parlent un français **avec un accent** » (L40)

Les commentaires métalinguistiques permettent de vérifier cette perception de la spécificité du français des EBNN : en faisant référence implicitement à leur propre pratique du français, les EBN marquent la spécificité du parler des EBNN en allant de la syntaxe au débit de l'articulation.

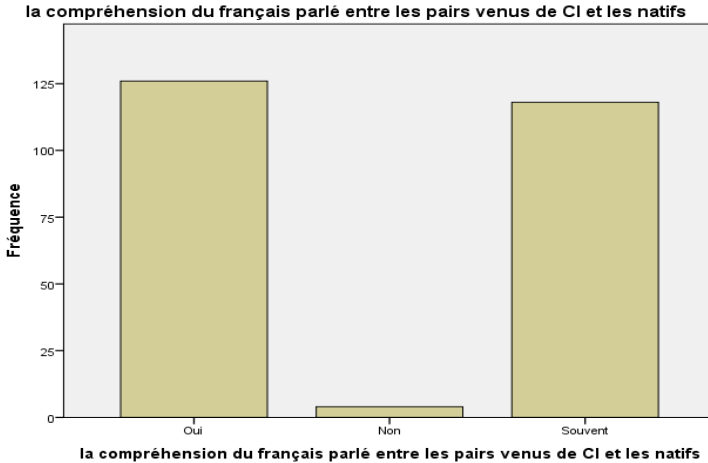
### **3.2. Le français parlé par EBNN entre eux perçu comme un français cryptique ?**

L'objectif recherché dans cette partie de l'enquête, c'est de voir si les EBNN arrivent réellement à comprendre le contenu du code utilisé par leurs pairs.



Plus de 65% des EBN comprennent « souvent » le français parlé par les EBNN entre eux. Cette situation traduit la fonction vernaculaire et cryptique du parler des étudiants venus de la RCI. Il y a une forme d'un « they code » qui s'opposerait à un « we code » dans le sens labovien de la variation linguistique (Labov, 1976). S'agirait-il ici d'une forme de quête d'identité face à des pairs natifs distants et hostiles ? Ou bien est-ce l'expression d'un rattachement continu au pays de provenance, la Côte d'Ivoire ? Dans tous les deux cas, le marquage identitaire est très prégnant dans les attitudes de ces étudiants issus de la diaspora burkinabè vivant en Côte d'Ivoire ; face à des difficultés d'intégration dans la société burkinabè (Zongo, 2010), ne parlant pas toujours les langues nationales burkinabè (leurs langues ethniques), ces étudiants sont coupés de certaines réalités socioculturelles. Face à ce phénomène d'acculturation, ces étudiants développent une forme de complicité entre eux, et partagent à cet effet les mêmes pratiques linguistiques ; il se crée alors une sorte de communauté linguistique dont l'accès et la maîtrise échappent souvent à l'étudiant natif.

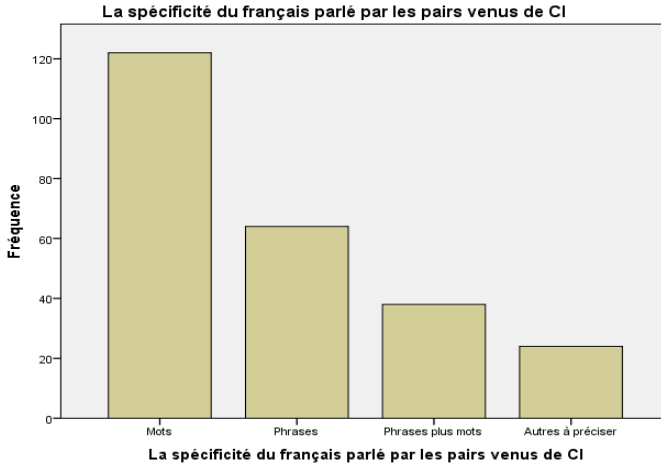
### 3.3. Le français parlé par les EBNN en s'adressant aux EBN



Même si 50 % des EBN échangeant avec les EBNN arrivent à comprendre le français de ces derniers, notons que cette situation n'est pas partagée par d'autres EBN (47%). Cela montre toujours le côté obscur du parler des EBNN aux yeux des EBN. Comparativement à la situation précédente, l'on pourrait dire que le parler des EBNN reste moins cryptique quand ils sont avec les EBN que lorsqu'ils sont entre eux. En d'autres termes, le contexte social détermine fortement les pratiques des EBNN.

### 3.4. Perception des niveaux d'appropriation du français des EBNN

Il s'agit d'étudier ici les représentations de la variation des pratiques des étudiants non natifs sur les plans phonétique, lexical et syntaxique.



Les enquêtés non seulement sont conscients de la spécificité du français des EBNN, mais arrivent également à dresser les niveaux où s'actualisent le mieux cette appropriation du français chez les EBNN. Le niveau lexical vient en tête en termes de degré d'appropriation (49%) et suivi du niveau syntaxique (47%). C'est le niveau qui dans notre corpus reste le plus fourni. Petitjean (2009 : 173) explique cette place importante du lexique dans l'ensemble des références métalinguistiques par le fait que le "niveau lexical est peut-être celui qui témoigne de la plus grande immédiateté d'identification pour des locuteurs non spécialistes." L'auteur ajoute que le lexique dispose d'une visibilité dont la phonétique ou la prosodie ne dispose qu'à un degré moindre. L'importance du niveau lexical est à lier au fait que dans la variété nouchi, le niveau lexical est le plus indiqué en terme d'enrichissement ou de productivité (Aboa, 2011)

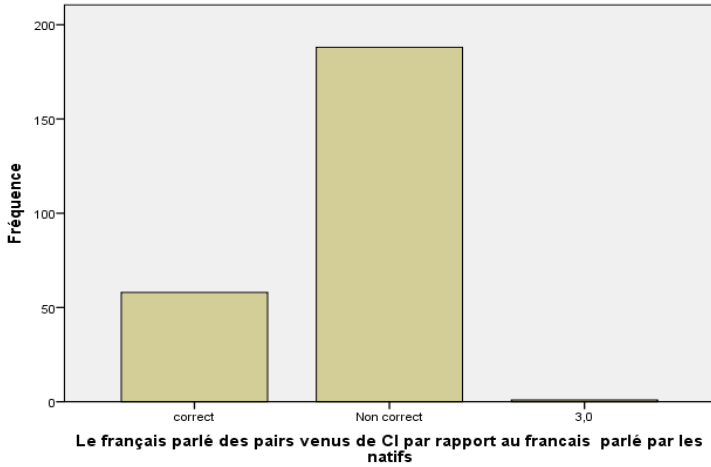
### **3.5. Jugements normatifs**

Il s'agit de voir si dans les représentations des EBN, le français parlé par leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire est correct ou non. En d'autres termes il s'agit d'apprécier le regard qu'ont les étudiants natifs du français de leurs pairs par rapport à leur propre norme érigée souvent comme norme de référence.

#### **3.5.1. Le français parlé par les EBNN entre eux**

Du point de vue des étudiants natifs, leurs pairs venus de la Côte d'Ivoire utiliseraient une norme jugée péjorative. En témoignent les réponses ci-dessous :

**Le français parlé des pairs venus de CI par rapport au français parlé par les natifs**

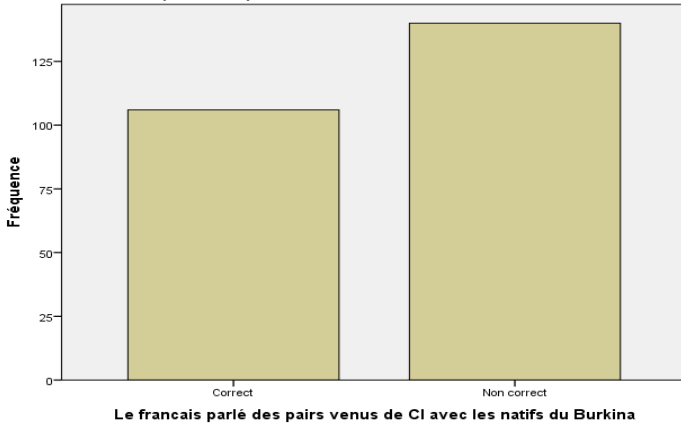


La majorité des EBN interrogés (76%) estime que le français parlé par les EBNN entre eux n'est pas un français correct. L'on note ainsi une distanciation des natifs vis-à-vis des non natifs sur le plan linguistique.

### 3.5.2. Le français parlé par les EBNN avec leurs pairs natifs

Il arrive que les EBNN entrent en interaction avec leurs pairs natifs. Il y a ici une modulation de la norme cryptique afin de se faire comprendre. C'est ce que les étudiants natifs qualifient admettent comme français correct.

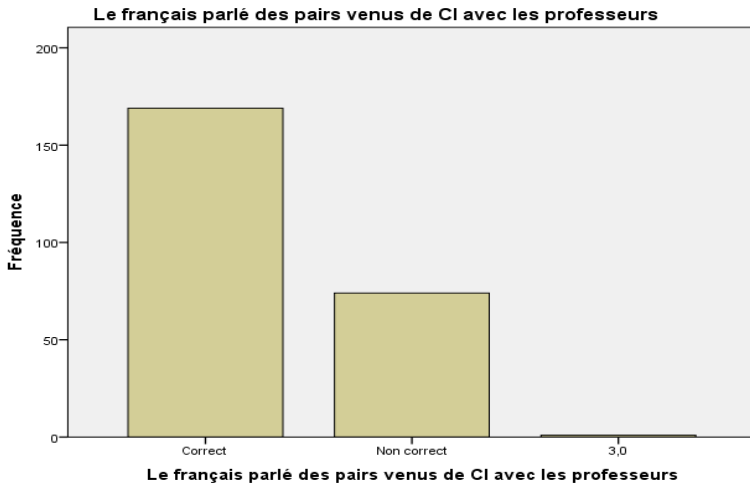
**Le français parlé des pairs venus de CI avec les natifs du Burkina**



Contrairement à la situation précédente, un nombre important des EBN (43%) estime que le français parlé par les non natifs est correct même si les représentations de ceux qui assimilent le parler des non natifs à un français non correct dominant (56%). Il semble que les non natifs convergent vers la norme partagée par les natifs lorsqu'ils quittent le groupe des non natifs.

### 3.5.3. Le français parlé par les EBNN en classe

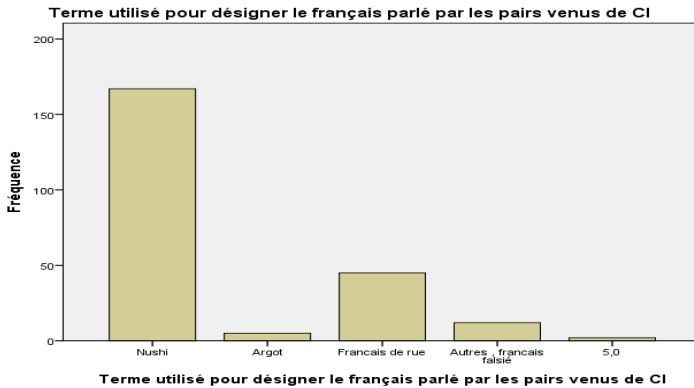
La classe (l'amphithéâtre) constituant un lieu où s'actualise la norme académique, il est tout à fait logique que les EBNN prennent cette réalité en compte dans leurs pratiques.



Contrairement aux situations précédentes, l'on note ici que l'écart vis-à-vis de la norme diminue ; en effet, la majorité des enquêtés (près de 70%) estime que le français parlé par les EBNN est un français correct. Le contexte d'interaction, ici encore semble déterminer les pratiques linguistiques. Plus l'on est dans une situation où le discours normatif est présent, plus l'on a tendance à tendre vers un français plus soigné. Et du coup, l'on note dans les mêmes représentations une attitude plus ouverte à l'égard des EBNN dans leurs pratiques.

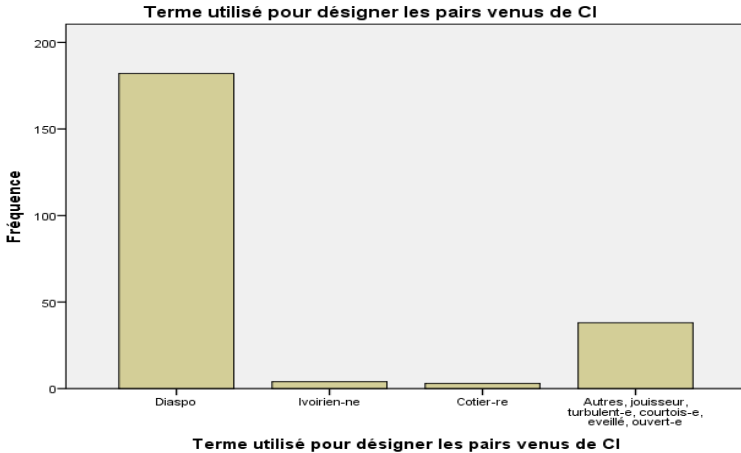
### 3.6. Figures de catégorisation : dénomination du parler, stéréotypes

#### 3.6.1. Le nouchi



Le terme utilisé par les EBN pour désigner le français parlé par les EBNN est « nouchi » (70%) avec comme variantes orthographiques « nushi », « nousi » ; l'on note aussi « français de rue » (19%), « argot » (2%). Cette multitude de désignants traduit la catégorisation du parler étudiant au Burkina Faso. Bazié (2008) abordant la question estime que le français parlé par les étudiants burkinabè de façon générale est le nouchi ou argot. Or, il n'est pas établi que les étudiants natifs sont des locuteurs du nouchi importé de la Côte d'Ivoire. Tout compte fait, derrière ces catégorisations du français des non natifs se dessinent un certain nombre de stéréotypes tendant à assimiler le locuteur à un étudiant ne respectant pas les conventions et les règles. En d'autres termes, le discours stéréotypique n'est qu'une expression de cette distanciation entre EBN et ENN.

### 3.6.2. Le phénomène « Diaspo » en milieu estudiantin



Cette étiquette « Diaspos » que les étudiants burkinabè natifs collent à leurs pairs non natifs fait référence aux Burkinabè de la diaspora ivoirienne. Ces jeunes étudiants issus de l'« immigration de retour », poursuivent leur cursus scolaire dans les universités du Burkina. Mais marginalisés, ces étudiants vont se constituer en associations, et qualifieront les natifs de « Tenguistes » (autochtones, villageois, personnes n'ayant jamais voyagé). Ce jeu de catégorisation et stigmatisation des non natifs est révélateur des tensions présentes dans les représentations élaborées par les natifs.

D'autres termes ayant cette charge péjorative sont employés mais paradoxalement l'on note un certain rapprochement qui se construit souvent entre les deux groupes d'étudiants.

### 3.6.3. Les « diaspo » : entre rejet et sympathie

L'on note d'une part la construction de l'image de l'EBNN marginalisé, distant, (figure de péjoration) et d'autre part la mise en scène dans le discours d'un EBNN sympathique et proche (figure de rapprochement).

*-Figure de péjoration*

#### - « diaspos »

Pour Kibora (2010) ce désignant « diaspo » que l'on attribue aux étudiants burkinabè venus de la Côte d'Ivoire est utilisé par les étudiants natifs. Mais selon l'auteur de nombreux jeunes revenus de la Côte d'Ivoire disent ressentir de plus en plus « des injures » à travers ce terme. C'est pourquoi ils utilisent par réaction le terme « tenguiste » qui dans leur entendement est synonyme du terme populaire

ivoirien « gaou » (non civilisé) pour désigner les étudiants natifs. Notions que le terme « tenguiste » est dérivé du terme « tenga » (terre, pays, en langue nationale moore). Dans ce cas, la référence à l'origine est claire : le tenguiste est celui qui reste attaché à son pays, qui n'a jamais voyagé etc.

- **Paweto ou Kaosweto**

Ces deux désignants sont également utilisés par les natifs pour faire référence à leurs paires non natifs. Pour Kibora (2010), de nombreux Burkinabè qui vivaient en Côte d'Ivoire ont amorcé un retour au pays d'origine (le Burkina Faso) pour revoir la terre natale, s'y établir ou repartir. On les appelle au Burkina Faso (en milieu moaga) des « paweto » ( en langue nationale moore « ceux qui sont restés en brousse) ou des « kaosweto » ( en langue nationale moore « ceux qui ont duré en brousse »).

- **« koompoor<sup>a</sup>-d@mba »**

Ce syntagme lexicalisé tiré de la langue moore et qui signifie « ceux qui viennent de derrière l'eau » (les côtiers) désigne les étudiants non natifs. Ici, l'origine géographique (l'éloignement) exprimée à travers ce désignant amplifie la situation de ces Burkinabè vivant comme êtres exogènes, distants des natifs.

- **« les Ivoiriens »**

Ce désignant permet aux étudiants natifs d'assimiler leurs paires à des Ivoiriens. Le refus « implicite » d'attribuer une nationalité burkinabè à ces étudiants accentue la distanciation entre étudiants natifs et étudiants non natifs.

- **Les hybrides**

Ce lexème également même si sur le plan représentationnel se situe à un niveau médian par rapport à « Ivoiriens » exprime une situation d'acculturation ou d'aliénation. Cette situation de « ni Ivoirien ni Burkinabé » exprime une attitude de rejet à l'égard des étudiants non natifs. D'autres désignant sans viser directement les origines géographiques se rapportent plutôt au comportement : « turbulents, contestataires, bavards, etc. On perçoit à travers cette couche d'étudiants en marge des étudiants natifs, l'image péjorative d'organiseurs de grèves, de troubles ou d'autres agitations violentes sur le campus de l'Université Joseph Ki-Zerbo. Mais une telle représentation des étudiants non natifs pourrait se justifier si l'on analyse les aspects sociaux du syndicalisme étudiant. Bianchini et Korbéogo (2008) soulignent cette image sombre des étudiants non natifs et qui pourrait se justifier par l'expérience passée de ces anciens scolaires venus de la Côte d'Ivoire. « Les étudiants burkinabè, nés à l'étranger, en Côte d'Ivoire, que l'on appelle ordinairement les « diapos » ont souvent donné l'image d'une certaine radicalité dans les modes d'action. L'éloignement du milieu d'origine, accentué par les difficultés d'adaptation au nouveau contexte social les placent en situation d'« anomie » relative. Ils peuvent rechercher des réponses à cette situation anormale à travers l'engagement syndical. Le stock des expériences reçues au cours des luttes scolaires à l'étranger génère aussi des dispositions pratiques militantes ». L'on remarque l'importance de l'expérience passée de ces étudiants non natifs dans les organisations de luttes en Côte d'Ivoire. Chouli (2018) en effet note qu'en 1994 sur le campus de l'université de Ouagadougou

est née la Fédération Estudiantine du Burkina (FESBU) dans laquelle se retrouvaient essentiellement les étudiants Burkinabè venus de la Côte d'Ivoire. Une caractéristique de cette organisation est l'usage de la violence pour obliger les étudiants à respecter les mots d'ordre de grève lancés. En 2013, un nouveau mouvement étudiant voit le jour : la Fédération estudiantine et scolaire pour l'intégrité au Burkina Faso (FESCI-BF), reprenant selon Chouli (2018) le sigle bien connu de la Fédération Estudiantine et Scolaire de la Côte d'Ivoire (FESCI) dans laquelle certains responsables auraient occupé des postes. Chouli (2018 : 150) rapporte les propos des responsables de cette organisation : « Fini le syndicalisme diplomatique. Nous avons créé la FESCI-BF pour mener une lutte forte sur le terrain ». Sory (2012) également insiste sur le caractère violent des manifestations par les organisations dans lesquelles les militants sont essentiellement les étudiants non natifs venus de la Côte d'Ivoire : ils s'élancent dans les amphithéâtres et les salles de cours, sifflets à la bouche, tuyaux d'eau à la main, menaces d'enseignants et d'étudiants, ultimatum par-ci, cris de guerre par-là, tambourinements sur le matériel. L'on comprend aisément pourquoi les étudiants natifs construisent une image péjorative à l'égard de leurs pairs non natifs.

Mais pourquoi ces derniers se retrouvent dans des organisations spécifiques à caractère régionales ? Pourquoi se regrouper dans des structures syndicales spécifiques alors qu'il existe déjà sur le campus des organisations traditionnelles telles que l'Association Nationale des Etudiants Burkinabè (ANEB) dans laquelle militent beaucoup d'étudiants sans discrimination ? Kibora (2010) voit dans cette attitude d'isolement des étudiants burkinabè de la diaspora une volonté de s'intégrer et de s'entraider face au sentiment de rejet et de marginalisation qu'ils vivent quand ils sont en face des étudiants natifs. Nous estimons également que c'est ce sentiment d'exclusion, mais aussi ce besoin d'affirmer son identité qui justifie l'importation et la diffusion du nouchi sur le campus de l'université. Ces désignants sont accompagnés d'un portrait moral et physique dans lequel les défauts de l'EBNN sont exposés

« -leur comportement est à remettre en cause par ce qu'ils se disent experts dans tous les domaines »

« -ils sont souvent indisciplinés »

« -ils mènent leurs luttes très souvent en posant des actes de vandalisme et utilisent la force pour obtenir ce qu'ils veulent »

« -le style vestimentaire, les coiffures sont très souvent extravagants »

« -le manque de considération de leurs camarades, se croient supérieurs aux autres étudiants et très bavards »

*-Figures de rapprochement*

- **saambiisi**

Parallèlement à ces désignants à visée discriminatoire, l'on note curieusement dans une moindre mesure des désignants aux connotations plus positives : saambiisi” qui en moore signifie « frères de sang ». Les équivalents français également sont convoqués : « les frères », « les parents ». Mieux, les EBNN ont des qualités bien vantées par leurs pairs natifs :

« - ils sont solidaires, ils ne tiennent pas longtemps rancune »

« -ils aiment faire les travaux que nous les tenguistes n'aimons pas faire, notamment « les gombos » »

« - ils n'ont pas de complexe d'infériorité, s'adaptent vite au milieu où ils sont »

« -ils sont très dégourdis dans tous les domaines ».

## **Conclusion**

L'analyse des représentations sociolinguistiques des étudiants burkinabè natifs révèle que ceux-ci ont une conscience de la particularité du français parlé par leurs pairs issus de l'immigration de retour. Par ailleurs, les mêmes représentations traduisent des postures ambivalentes, contradictoires qui fluctuent entre rejet et acceptation, entre distanciation et rapprochement, que l'on se situe sur le plan des pratiques ou sur le plan des comportements. Comme Canut (1998) le soulignait, le terrain des représentations est le terrain de la subjectivité ; mieux, cette étude aura tout de même fait connaître le fossé mais aussi le rapprochement existant entre étudiants natifs et étudiants non natifs. Cette fluctuation dans les représentations (distanciation, rapprochement) exprime sans doute la personnalité ambivalente des non natifs aux yeux des natifs. Mais cette double posture nous révèle également une réalité sociale triste : être étranger dans son propre pays. Et nous pensons comme Kibora (2010) que ce problème d'intégration doit être pris en compte dans les politiques sociales de l'Etat afin de prévenir toute forme de crise qui pourrait remettre en cause l'unité nationale.

## **Bibliographie**

ABOA, ALAIN LAURENT ABIA (2011), « Le nouchi a-t-il un avenir ? » *Sudlangues*, n°16, pp. 44-54

BAZIE, PATRICE (2008), *Etude d'un comportement langagier des étudiants de l'université de Ouagadougou*, mémoire de maîtrise, Département de Linguistique, Université de OUAGADOUGOU.

BIANCHINI, PASCAL, KORBEOGO, GABIN (2008), « Le syndicalisme étudiant, des origines à nos jours : un acteur permanent dans l'évolution sociopolitique du Burkina Faso », *Revue de l'enseignement supérieur en Afrique*, vol. 6, n° 2 & 3, pp.33-60.

BOYER, HENRI (1991) *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan.

CANUT, CECILE (1998), « Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelles notions pour quelles réalités ? », *Imaginaires linguistiques en Afrique* (CANUT, C. éd), Paris, L'Harmattan , pp.11-16.

CHOULI, LILA (2018), *Le contre-pouvoir étudiant au Burkina Faso, l'Aneb face à l'usage de la violence d'Etat et la disciplinarisation du campus de Ouagadougou (1990-2011)*, Paris, Publication de la Fondation Gabriel Péri.

DIARRA, LUC (2004), *Endogénéité du français au Burkina Faso : fondements linguistiques et sociolinguistiques, perspectives didactiques et lexicographiques*, thèse de doctorat unique, département de linguistique, UFR/LAC, Université de Ouagadougou.

DUMONT, PIERRE, MAURER, BRUNOT (1995), *Sociolinguistique du français en Afrique francophone*, Paris, Edicef-AUPELF.

KABORE, BERNARD (2004), *La coexistence du français et des langues burkinabè : le cas des villes de Ouagadougou et de Bobo Dioulasso*, thèse de doctorat unique, département de linguistique UFR/LAC, Université de Ouagadougou.

KIBORA, LUDOVIC (2010), « Le phénomène « diaspo » à Ouagadougou », *Le Burkina Faso contemporain, racines du présent et enjeux nouveaux* (Sous la direction de Mandé, I.), Paris, Laboratoire Sedet Université Paris Diderot- L'Harmattan, pp.81-96.

LABOV, WILLIAM (1976), *Sociolinguistique*, Les éditions de minuit, Paris.

NAPON, ABOU (1992), *Etude du français des non-lettres au Burkina Faso*, thèse de doctorat (nouveau régime), département des sciences du langage et de la communication, UFR de lettres et sciences humaines, Université de Rouen.

OUOBA, BENDI BENOIT (1990), « Le français parlé au Burkina Faso », *Visages du français, variétés lexicales* (CLAS, A.et OUOBA, B.B.,dir), Paris, Edition John Libbey Eurotext, , pp.73-79.

PETTITJEAN, CECILE (2009), *Représentation linguistique et plurilinguisme*, thèse de doctorat, Faculté de lettres, Institut des sciences du langage et de la communication, Université de Neuchâtel.

SORE, OUSSENI (2015), *Le langage argotique comme obstacle à la performance linguistique des élèves en français oral : cas de la ville de Ouagadougou*, mémoire de master, département de linguistique, Université de Ouagadougou.

SORRY, ISSA (2012), « Rapports conflictuels à l'Université de Ouagadougou : territoire de la contestation et de la répression des étudiants », *Revue de l'enseignement supérieur en Afrique*, vol.10, n°1, codesria, 2012, p. 171-194.

ZONGO, MAMADOU (2010), *Les enjeux autour de la diaspora burkinabè, Burkinabè à l'étranger, étrangers au Burina Faso*, Paris, Etudes africaines - L'Harmattan.

YARO, ANSELME (2004), *Le français des scolaires au Burkina Faso, niveaux de compétences et déterminants de l'échec scolaire*, thèse de doctorat unique département de linguistique.